

Bojan Stankovic, Serbe aux racines toujours plus suisses



Dans son atelier de Vaulruz, Bojan Stankovic aime redonner vie aux objets de récupération. Et laisse libre cours à sa créativité, mi-artiste, mi-artisan. CLAUDE HIRMOZ

LES SERBES (3/3). Né à Riaz, élevé dix ans dans ce qui était encore la Yougoslavie, le citoyen de Vaulruz évoque le parcours familial, tiraillé entre Suisse et Serbie.

JEAN GODEL

Ses parents avaient pensé à l'Australie. Pour changer d'air et gagner un peu mieux leur vie. Ce sera finalement la Suisse où Jovan et Mirjana Stankovic arrivent en 1972, à peine 20 ans chacun et fraîchement mariés. Bojan, leur second fils, naît à Riaz, en 1978.

La Yougoslavie de 1972, c'est celle de Tito, cofondateur du Mouvement des pays non alignés. Un communisme qui re-

fuse le diktat de Moscou, mais un communisme quand même. «Mes parents sont venus en Suisse pour économiser un peu d'argent et se construire une maison là-bas.» Là-bas, c'est Lipovica, un village du sud de la Serbie, à 60 km du Kosovo. Depuis quelques mois, ils y sont retournés pour jouir de leur retraite et de leur maison.

Dans les années 1970, la Yougoslavie fonctionne encore assez bien, malgré la corruption qui gangrène déjà la société. La Suisse du plein emploi, elle, recherche des bras et voit d'un bon œil les travailleurs yougoslaves. Pas au point, toutefois, de reconnaître la formation d'électronicien de Jovan comme son épouse, il travaillera toute sa vie à l'hôpital de Marsens, comme aide-infirmier.

Revenir au pays

En 1979, le couple décide de renvoyer ses deux enfants au pays où, dix ans durant, Bojan et son frère seront élevés par leur grand-mère. Jovan et Mirjana reviennent les voir trois ou quatre fois par an. «À l'époque, mes parents avaient en tête de revenir au pays pour développer leur affaire.» Ils le font en 1987, lui pour se lancer dans l'importation d'ordinateurs, elle pour ouvrir son salon de coiffure, son premier métier.

Mais là-bas, les réticences des uns, les jalousies des autres envers ces compatriotes revenus de Suisse, les magouilles et autres bakchichs devenus la règle dans une société déliquescence ont raison de leur enthousiasme. Après un an, la famille revient en Suisse, juste avant

que les portes ne se referment pour les ressortissants des Balkans. «C'était déjà le borborygme au Kosovo, mais personne n'a senti que ça allait dégénérer, se souvient Bojan. On pensait tous que c'était le ennemi soulèvement de minorités...»

Nostalgie du temps là-bas

Les parents Stankovic retrouvent du travail à Marsens. Mais cet échec les marque: «Leur pays les a déçus, toutes ces magouilles...» Certes, ils y vivent à nouveau. «Mais maintenant, ce sont des Suisses qui s'installent en Serbie, sourit leur fils. Ils ont vécu les deux tiers de leur vie en Gruyère, alors ils doivent s'adapter.» Depuis 1997 en effet, tout la famille a son passeport à croix blanche.

De retour de Lipovica à la fin

des années 1980, Bojan intègre la 3^e primaire à La Tour-de-Tréme où il apprend le français. Sachant déjà le serbo-croate – sa langue maternelle – il ne fréquente pas l'école serbe qui existe alors à Romont. Ses parents ne recherchent pas non plus à tout prix les contacts avec la communauté yougoslave. D'ailleurs, Bojan n'a quasiment plus de contacts avec elle.

Quand il évoque ses retours au pays, chaque été durant son adolescence, il se rappelle pourtant avoir d'abord ressenti une grande nostalgie de son enfance passée là-bas: la culture locale, les amis, l'atmosphère au village. Puis chacun a pris sa propre route, en Serbie comme en Suisse, et les rapports se sont déliés.

Verbatim (sur la guerre)

Bojan Stankovic: «J'ai le souvenir d'une Yougoslavie mélangée. Il y avait une mosquée à Nis, la grande ville de la région. Dans mon village, tout le monde allait chez les boulangers musulmans, réputés pour leurs pâtisseries. Enfant, je n'ai jamais senti de haine contre les musulmans. En très peu de temps, ça a tourné. Quelque chose s'est cassé. Ce n'est pas venu du peuple, mais du pouvoir en place. Comme une vague de fond qui a pris son propre élan et nous a dépassés. «Voir les paramilitaires à l'œuvre, notamment en Bosnie-Herzégovine, m'a rendu très triste, surtout qu'ils s'en prenaient aux civils. À cette époque, je ne criais pas sur les toits que j'étais serbe. Je ne nie pas les responsabilités des troupes serbes, mais le parti pris global contre la Serbie, ici en Europe, m'a beaucoup blessé. «Durant les bombardements de l'OTAN, on téléphonait à nos familles. Eux voyaient passer les missiles, les bombes à fragmentation que l'OTAN niait utiliser...»

«La diaspora était bien plus remontée contre le parti pris antiserbe que les gens sur place. Avec mes parents, on voulait donner notre point de vue ici, mais on ne nous a pas écoutés. Et puis on a compris qu'au pays les gens s'en fichaient de la politique: eux voulaient vivre en paix et passer à autre chose. Ça m'a bien calmé.» JNG

Lui s'est marié à une fille de Vaulruz, la photographe Mélanie Rouiller, avec qui il vit aujourd'hui dans la ferme familiale. Même si sa «balkanitude» refait surface de force pendant les guerres de Yougoslavie (1991-2001), il se sent aujourd'hui plus suisse que serbe. Et c'est maintenant le serbo-croate qu'il parle avec moins d'assurance, mélangeant parfois les accents. ■

Les explorations d'un artisan-créateur

Bojan Stankovic explore sa vie, d'un artisanat à l'autre, comme un marin ferait du cabotage.

Né à Riaz, élevé en Serbie, il en revient à 10 ans. Sa famille s'installe à La Tour-de-Tréme où il termine son école primaire, puis le CO à Bulle. C'est là que les explorations commencent, avec un apprentissage de serrurier-constructeur interrompu après deux ans d'une ambiance délétière: «Contre les étrangers, pas contre les Serbes.» On veut le croire, même si on est alors en pleine guerre en ex-Yougoslavie, d'où de possibles amalgames.

S'enchaînent alors divers boulots, dont assistant d'un laborantin en chimie. Puis il effectue une formation de gestionnaire de vente avec maturité professionnelle avant de travailler dans des magasins de sport. Les arts plas-

tiques le titillent déjà: il aurait voulu l'École de photographie de Vevey, il se retrouve à l'École de multimédia et d'art Fribourg (émaf). Il est recalé aux examens finals: «J'ai compris là-bas que j'étais graphiste avant d'être programmeur...»

La révélation de Berlin

Se découvrant plasticien, il expérimente alors la peinture en autodidacte, monte quelques expos, développe son style tout en gagnant sa vie chez Media Markt, puis comme poseur de parquets. L'envie lui vient alors, la trentaine passée, de se former à l'ébénisterie. Il trouve le patron, mais pas la bourse d'étude, qui lui est refusée. Depuis, il travaille comme aide-charpentier ou aide-menuisier.

En 2012, alors qu'il reçoit un matin

le *niet* de Fribourg pour un séjour de six mois dans l'atelier que le canton entretient à Berlin, son épouse, la photographe Mélanie Rouiller, se le voit offrir le lendemain... Il la suit et explore la capitale allemande sous toutes ses coutures, fil blanc que l'on retrouve dans ses œuvres très personnelles. «Berlin a été une belle découverte. Une grosse déillusion, aussi: j'ai vu la réalité de l'art contemporain dans la Mecque de la spécialité. J'ai vite compris que je n'étais pas dans le moule. En fait, c'est du business...» A contrario, ce séjour lui a permis de développer son style.

La création d'objets

En 2013, Bojan met la peinture de côté, plus rien à dire avec les images. «Je sentais le besoin de travailler de

mes mains le bois, le métal, les matériaux de récupération auxquels je donne une seconde vie.» De fait, les lampes – toutes des pièces uniques – qu'il crée semblent animées. Des œuvres étranges où le bois, le verre et le métal s'encheêtrent et se contraignent, alimentés par des flexibles métalliques qu'on s'imagine être les vaisseaux sanguins de ces créatures mutantes...

Des œuvres qui dégagent quelque chose d'intense. Un peu comme leur créateur, physique sec, barbe drue, regard perçant, et pourtant si serein. «Travailler dans mon atelier, après le boulot, est comme une méditation. Je fais ce que j'aime.» Cela n'a pas toujours été aussi clair: «Avant, il fallait que ma peinture marche, je voulais être artiste! Maintenant, j'ai arrêté de me dire que chaque jour est un moment charnière

de ma vie. Je me considère d'abord comme un artisan.»

Lui met ce bon sens en lien avec son enfance dans la campagne serbe, élevé par sa grand-mère: «Comme Mélanie, j'ai grandi dans un village, les pieds bien sur terre.» Au-delà de sa famille, peu de chose le relie à ses origines balkaniques. Si ce n'est – peut-être? – un parcours professionnel à l'image de son identité, entre deux mondes, deux cultures, alchimie difficile à récapituler: «J'ai plusieurs savoir-faire, plusieurs activités, mais quel diplôme va résumer tout ça? Dans son sourire, une infime pointe de mélancolie – de désabusement? – se refuse encore à disparaître. De quoi nourrir sa belle, mais sombre créativité. JNG

www.stanka.ch